Séance du 26 mai 2025

Auguste Comte (Montpellier 1798 - Paris 1857) : le positivisme comme philosophie scientifique, politique et religion

Annie PETIT
Professeure émérite de philosophie Université Paul-Valéry - Montpellier

MOTS-CLÉS
Auguste Comte, Positivisme, Sciences, Sociologie, Religion, Humanité

RÉSUMÉ
Le Montpelliérain Auguste Comte, élève à l'École polytechnique de Paris, découvre une société postrévolutionnaire en quête d'une nouvelle stabilité. Nombreux sont les penseurs qui, comme lui, la cherchent dans les sciences. Comte est d'abord proche de Henri de Saint-Simon. Puis il construit son « système » de « philosophie positive » et le couronne par une nouvelle science, la « sociologie », celle-ci devant permettre une nouvelle politique. Il fonde, en 1848, le « positivisme » et la Société positiviste chargée de le promouvoir. Cette philosophie socio-politique est ensuite déployée en nouvelle religion : la « religion de l'Humanité », qui, tout en empruntant bien des formes au catholicisme, se veut une religion « démontrée » et sans Dieu, soucieuse d'une amélioration des sociétés humaines, selon la triple injonction « L'Amour pour principe, l'Ordre pour base et le Progrès pour but ».

Le Montpelliérain Auguste Comte (1798-1857) est le fondateur d'un mouvement philosophique qui, en s'appuyant sur les sciences, vise la réorganisation politique et sociale et même l'instauration d'une nouvelle religion : à cet ambitieux programme il a donné le nom de « positivisme ». Or, il est souvent soit bien oublié, soit interprété de façons très diverses, qui sont même contradictoires.

Pourtant, d'une part, ce mouvement a eu une importance majeure au XIXe siècle. En France, sous la Troisième République, des personnalités marquantes, y compris parmi les cadres et les dirigeants, s'y sont rattachés plus ou moins étroitement. À l'étranger, il eut aussi de gros succès – en Europe, en Angleterre surtout –, mais aussi aux Amériques – aux USA et surtout en Amérique du Sud, particulièrement au Brésil, où, lorsqu'éclate la révolution de 1889 qui remplace l'Empire par une République fédérale, le nouveau drapeau arbore la devise positiviste « Ordre et Progrès » (« Ordem e Progresso »). D'autre part, il est surprenant que, de l'inspiration « positiviste », se soient réclamés des penseurs ou/et des acteurs les plus divers. En France par exemple, si de grands républicains s'y sont expressément rattachés, l'ont fait aussi certains ténors de l'Action française. Et à l'étranger, si les positivistes ont accompagné des révolutions contre des Empires et contre divers colonialismes, des dictateurs, caudillos etc., se sont aussi réclamé du positivisme en prétendant réaliser son programme.

Depuis le XIXe siècle, le positivisme, tel que fondé par Comte et développé par ses disciples, a été très transformé. Ses plus ou moins disciples en ont proposé des variantes fort diverses … Il est devenu difficile de se retrouver dans ce qui est désigné par ce terme, car ce que certains en disaient apparaissait contradictoire avec ce qu'en disaient d'autres. Le mot « positivisme » et le qualificatif « positiviste » sont bien souvent employés en de multiples sens et, parfois même, on leur fait désigner des positions que le fondateur a expressément dénoncées et refusées. Actuellement les emplois du terme ont une extension délitée, difficile à préciser : leur point commun étant que ce sont plutôt des emplois polémiques et critiques. Ceux-là mêmes qui se sont réclamés d'un « néo-positivisme » ont beaucoup trié et transformé le positivisme originel. Au bilan, le positivisme est plutôt considéré comme une philosophie décidément périmée, et dédaignée.

En fait, on peut même dire que c'est son succès qui a valu par la suite au positivisme bien des dédains : ainsi l'affirme le philosophe Alain : « L'ingratitude envers Comte qui est le fait général de notre temps vient principalement de ce que ses doctrines sont de celles qu'on ne se pardonnerait pas d'avoir jamais méconnues ».

Il ne s'agit pas ici de nier que Comte et son positivisme aient bien des aspects surannés, ni de prétendre le réactualiser. Il s'agit de revenir sur la curieuse histoire de ce mouvement, tiraillée entre les excès d'honneur et d'indignité. Replonger dans l'histoire même du ou plutôt des positivisme(s) [1] permet, me semble-t-il, de voir l'audace enthousiaste qui a animé le fondateur et ses émules, et de préciser les bizarreries de la réception et de l'exportation / importation des idées.

Pour présenter ici les grands traits de la philosophie et de l'action du philosophe montpelliérain, je m'attacherai à les replacer dans le contexte d'une époque tourmentée par les suites de la grande Révolution française, et par la quête d'un nouvel universalisme rapprochant les hommes au temporel et au spirituel. Le plan proposé suit plus ou moins la chronologie de l'œuvre de Comte, car, de son aveu même, le développement de son œuvre est étroitement imbriqué à ses propres expériences. En cela, d'ailleurs, Comte s'avère être bien de son temps, celui d'un certain romantisme, qu'il s'efforce de conjuguer avec une volonté systématique de rationalité.

Une jeunesse débordante. De la formation scientifique à la vocation socio-politique

Comte naît à Montpellier en 1798. Élève du Lycée de Montpellier, il est très impressionné par son professeur de mathématiques Daniel Encontre, auquel il dédicacera sa dernière œuvre en 1856. Il prépare le concours de l'École polytechnique, où il est admis en bon rang, en 1816. À Polytechnique, c'est un élève brillant, mais peu discipliné. Il est surnommé Sganarelle par ses condisciples qui s'amusent de son humour assez caustique. Il est aussi un des meneurs d'une fronde étudiante qui conduit à la fermeture provisoire de l'École et au renvoi des élèves[2]. Les élèves sont par la suite quand même autorisés à passer les examens de sortie. Mais Comte dédaigne l'occasion… Car il a rencontré un homme fascinant, le comte Claude Henri de Saint-Simon. Celui-ci emploie

[1] L'histoire invite à parler du positivisme au pluriel : il y a eu des mouvements positivistes qui ont retenu ou accentué tel ou tel aspect, ce que j'ai souligné dans mon ouvrage, *Un siècle de positivisme(s),* Paris Hermann, 2023, 2 tomes.

[2] De retour à Montpellier Comte écrit un pamphlet virulent comparant la situation politico-sociale sous le règne de Louis XVIII à celle de la Terreur : « Mes réflexions. Humanité, Vérité, Justice, Liberté, Patrie. Rapprochements entre le régime de 1793 et celui de 1816, adressés au peuple français ».

celui-là un temps comme secrétaire. Ils partagent les enthousiasmes pour les projets de reconstruction de la société. Quand Saint-Simon n'a plus d'argent pour payer son secrétaire, Comte reste son collaborateur et ami.

De cette époque date l'enjeu politico-social de la vocation philosophique de Comte. Il faut bien voir quel est le monde dans lequel Comte s'avise de philosopher. Aux Lumières du XVIIIe siècle ont succédé les feux sanglants de la Révolution, et cette révolution n'en finit pas d'en finir. La monarchie, régime maintenu depuis des siècles, a été supprimée, le roi décapité ; des assemblées révolutionnaires successives ont dû gérer bouleversements intérieurs et guerres extérieures. Il y a eu des épisodes très violents, entre autres celui de la Terreur. Les désordres n'en finissent pas : la montée du bonapartisme conduit à l'Empire, lui-même renversé pour les Restaurations, qui elles-mêmes apportent d'autres révolutions. Comte vit celles de 1830, puis de 1848, qui installe une Seconde République éphémère, à laquelle succède un Second Empire... De nombreux penseurs multiplient les projets de réformes politiques, plus ou moins utopistes. Comte, comme bien d'autres en son temps, est las des désordres et des soubresauts révolutionnaires qui agitent la société. Pour en finir, il faut un programme de réorganisation, appuyé sur une lecture informée de l'histoire, et rationnellement repensé.

Les étapes de la construction de la philosophie comtienne s'enchaînent dans les opuscules que le jeune homme publie d'abord dans des recueils de Saint-Simon[3]. L'un des premiers est une « Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne » (1820)[4] : elle est « sommaire » en effet puisqu'en une quarantaine de pages est « appréciée » l'histoire de la civilisation du IIIe siècle au XIXe. L'idée directrice est qu'un « système » social doit équilibrer deux types de pouvoirs : un « pouvoir spirituel » et un « pouvoir temporel ». L'ancien système était la combinaison d'un pouvoir spirituel « papal ou théologique » et d'un pouvoir temporel « féodal et militaire » ; la « marche de la civilisation » appelle à la remplacer par une nouvelle combinaison : celle d'un pouvoir spirituel appuyé sur la « capacité scientifique » et d'un pouvoir temporel appuyé sur la « capacité industrielle ».

Un autre opuscule de 1822 reprend et déploie ces idées : il s'agit d'un « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société ». Ce texte est lui aussi d'abord publié dans des recueils de Saint-Simon, mais signé par Comte[5]. De l'histoire, il s'agit de tirer un programme. Pour le social, il faut dépasser à la fois ce que font les « rois » et ce que font les « peuples » : les « rois » savent en gros assurer la stabilité et leur souci dominant est celui de l'ordre ; les « peuples » aspirent, eux, à des changements, au « progrès », que craignent les « rois », mais ils ne peuvent assurer l'ordre et la paix, et entraînent vers l'anarchie. S'esquisse déjà ce qui sera plus tard la devise du positivisme » Ordre et Progrès », qu'il s'agit de concilier[6]. Par la suite Comte désigne souvent ce texte comme son « opuscule fondamental », car il y formule aussi les fondements de sa philosophie : la « loi des trois états » et le « classement hiérarchique des sciences ». Comte insiste sur l'importance à accorder aux sciences pour mettre la

---

[3] Comte fait en 1854 une sélection de ses œuvres de jeunesse, qu'il publie en « Appendice » de son second grand traité, le *Système de politique positive*.

[4] Texte publié sous la signature de Saint-Simon dans la série de *L'Organisateur*.

[5] Ce texte connaît plusieurs versions, car c'est à propos d'une réédition qu'en fait Saint-Simon en 1824 que les deux associés rompent. Le texte est cité ici dans sa version de l'« Appendice » du *Système de politique positive*, t. IV.

[6] Il n'est pas question de revenir à des états passés et périmés – on ne peut être « rétrograde » ; mais pas plus, sous prétexte de ne pas décider entre « conservateurs » et « révolutionnaires », de s'enliser dans le « stationnaire ». Pour faire progresser la société dans l'ordre, à chacun sa place et son rôle.

société sur la voie des progrès, et il résume son propos : « *les savants doivent aujourd'hui élever la politique au rang des sciences d'observation* »[7] ; il programme alors la fondation d'une « physique sociale » apte à maîtriser les « lois » de la société et de sa marche.

Ce texte est l'occasion en 1824, pour des questions de réédition, de la rupture entre Saint-Simon et Comte. En fait, l'élève juge que, par la rigueur systématique de sa pensée, il a dépassé son maître. Leurs priorités diffèrent aussi : Saint-Simon se tourne de plus en plus expressément vers les « industriels », alors que Comte veut surtout s'appuyer sur les « savants ». Celui-ci veut d'abord assurer les savoirs avant de s'occuper des pratiques, et il trouve celui-là trop brouillon, trop pressé de se lancer dans l'action. Plus tard, Comte critique vertement Saint-Simon, disant que sa formation laissait vraiment à désirer et qu'il n'était qu'un « charlatan », un « jongleur » d'idées… Il est cependant clair que le vieux comte a eu beaucoup plus d'influence sur le jeune Comte que celui-ci a voulu le reconnaître.

Après la séparation, alors que Saint-Simon, avant de mourir en 1825, publie des *Opinions littéraires et industrielles* et *Le Nouveau Christianisme* – ouvrages dont les titres confirment que les sciences ne sont plus sa préoccupation essentielle – Comte affirme ses orientations prédominantes en publiant deux séries de « Considérations » aux titres explicites[8]. En 1825, il s'agit de « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants », qui, à partir d'une rapide histoire des sciences déjà positives, programme ce qu'il est urgent de faire : « Nous possédons maintenant une physique céleste, une physique terrestre, soit mécanique, soit chimique, une physique végétale et une physique animale : il nous en faut encore une dernière, la physique sociale, afin que le système de nos connaissances soit complet ». En 1826, des « Considérations sur le pouvoir spirituel » soulignent l'urgence de s'en préoccuper et lui assigne en premier lieu de « présider à la refonte générale de notre système d'éducation » intégrant pour tous la formation aux sciences.

La maturité : la « philosophie positive » comme « système »

Libre, mais sans position stable, Comte vit alors de leçons de mathématiques et il s'engage dans son œuvre propre. Il entame en 1826 un « Cours de philosophie positive ». L'ouverture se fait devant un public nombreux et remarquable : aux exposés du jeune homme de 28 ans, l'élite scientifique se presse – dont Henri Ducrotay de Blainville, François Arago, Joseph Fourier, Alexandre von Humboldt, François Broussais … Mais Comte, surmené, fait une grave dépression et même une tentative de suicide. Il guérit de ce qu'il appelle par la suite son « orage cérébral », et il reprend l'exposition de son « Cours » en 1829 devant un public toujours nombreux et savant[9]. La publication commence dès 1830 : six gros tomes paraissent, le dernier en 1842. Il faut aussi signaler que, parallèlement, Comte propose un « Cours philosophique d'astronomie populaire », et il fait de tels cours populaires pendant plus de 20 ans.

Les fils directeurs majeurs du *Cours* concernent les rapports entre philosophie et sciences.

Comte prétend faire œuvre de « philosophie positive » dont l'ambition totalisante et coordinatrice est lourdement précisée.

---

7 Le propos souligné par l'auteur, voir « Plan », *op. cit.,* p. 77.

8 Ces « Considérations » sont aussi reprises dans l'« Appendice » du second grand traité.

9 Assistent aussi à cette reprise de l'exposition les mathématiciens Louis Poinsot et Henri Navier qui se sont joints à leurs collègues de l'Académie des sciences, et l'aliéniste Esquirol, qui avait participé au traitement de Comte malade.

Ainsi dans son « Avertissement de l'auteur » :

> J'emploie le mot 'philosophie' dans l'acception que lui donnaient les anciens et plus particulièrement Aristote, comme désignant *le système général des conceptions humaines*, et en ajoutant le mot 'positive', j'annonce que je considère cette manière spéciale de philosophie qui consiste à envisager *les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit*, comme ayant pour objet *la coordination des faits observés*[10].

Et plus loin, à la première leçon :

> C'est un *Cours de philosophie positive, et non de sciences positives*, que je me propose de faire. Il s'agit uniquement ici de considérer chaque science fondamentale dans ses relations avec le système positif tout entier, et quant à l'esprit qui la caractérise, c'est-à-dire sous le double rapport de ses méthodes essentielles et de ses résultats principaux[11].

Il y a chez Comte une sorte de volonté de maîtrise encyclopédique de tous les savoirs. Il la combine avec une volonté de « système »[12], qui accuse les différences avec les programmes encyclopédiques que bien d'autres avaient alors formulés dans la foulée de l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot. Comte ne défend pas un programme de rassemblement, de récapitulation, mais de coordination, où l'on retrouve sa double exigence d'« Ordre et Progrès »[13].

Ce qui ordonne la progression du *Cours de philosophie positive* sont les deux « lois » rappelées dans les deux premières leçons. D'une part, la « loi des trois états » selon laquelle, au départ, les hommes cherchent les dieux ou le Dieu qui semblerai[en]t la cause des phénomènes constatés (état théologique) ; puis ils envisagent des causes plus abstraites (avec, par exemple, la pensée d'entités comme la Nature) ; enfin, ils abandonnent la quête des causes, dont ils comprennent la vanité, et ils se contentent de chercher le « comment ». D'autre part, l'« échelle hiérarchique des sciences » étage Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, et la nouvelle science, la Physique sociale, qui devient Sociologie. C'est en suivant cet ordre bien précis que Comte bâtit sa philosophie. Tout y est lu selon des cascades de hiérarchies. Il y a d'abord la hiérarchie principale des deux groupes de sciences : les « fondamentales » et des « secondaires » ; puis il y a celle des six sciences « fondamentales » ; et la distribution des parties de chacune d'elles est dûment ordonnée. Pour Comte, chaque savoir a son domaine et sa méthode et, chacun à sa place, permet aux autres de prendre la leur et de se développer. Grâce à ce parcours ordonné, Comte prétend pouvoir fonder la nouvelle science cherchée dès ses textes de jeunesse et, pour ce qu'il appelait d'abord « physique sociale », Comte choisit le nouveau nom de « Sociologie ». Ce néologisme exprime à nouveau le souci d'ordonnance des savoirs : l'expression « physique sociale » faisait de la « Physique » le modèle scientifique, et gommait l'importance des deux échelons « Chimie » et « Biologie » ; le terme « Sociologie » – bien que monstrueux car fait de latin et de grec – souligne par contre le lien entre les sciences du vivant « Biologie » et

---

[10] Je souligne.

[11] Je souligne.

[12] Ce que j'ai voulu souligner dans l'ouvrage dont j'ai choisi pour titre *Le Système d'Auguste Comte,* Paris, Vrin, 2016.

[13] Le « système » comtien est construit en rupture avec la philosophie du XVIIIe siècle et les ambitions encyclopédiques des Lumières. Il n'y a pas chez Comte de souci de compilation exhaustive, mais au contraire celui d'une réorganisation sélective, une exigence du général qui disqualifie trop d'attention aux détails et l'érudition.

« Sociologie » ou science des vivants en société[14]. En tout cas, la « Sociologie » prend dans le *Cours* une place inflationniste : trois des six tomes lui sont en fait consacrés.

Un autre aspect important de la philosophie des sciences de Comte tient à son rapport à l'histoire. S'il est particulièrement net dans ses propos de « sociologie » – l'histoire en est la méthode propre – il ne l'est pas moins dans les études de philosophie de toutes les autres sciences. Dès la seconde leçon du Cours, il déclare :

> Nous sommes certainement convaincus que la connaissance de l'histoire des sciences est de la plus haute importance. Je pense même qu'*on ne connaît pas complètement une science tant qu'on n'en sait pas* l'histoire [...]. Nous considérerons donc avec beaucoup de soin l'histoire réelle des sciences fondamentales qui vont être le sujet de nos méditations[15].

La conception de l'histoire chez Comte est très philosophique ; il distingue soigneusement « histoire » et « annales » : celles-ci se complaisent aux détails ; celle-là doit savoir repérer un mouvement de fond, qui, selon Comte, suit la succession des trois états. L'histoire comtienne relève ainsi plus d'une « philosophie de l'histoire » que des études très précises que nous avons maintenant l'habitude de mettre sous ce terme ; mais il reste que Comte est à l'origine d'un intérêt nouveau en matière d'histoire des sciences. Actuellement on parle volontiers d'un « style » français de la pratique de la philosophie des sciences qui justement fait, plus que d'autres, place à l'histoire. Rappelons aussi que Comte a été l'un des instigateurs de l'institutionnalisation de l'histoire des sciences comme discipline ; très tôt il a demandé la création d'une chaire d'Histoire générale des sciences au Collège de France, qu'il n'a pas obtenue. Mais elle fut créée en 1892 pour son successeur Pierre Laffitte.

L'attention portée par Comte à l'histoire et aux contextes dans lesquels s'acquièrent ou se développent les connaissances, va avec une autre règle de la philosophie positive : le sens du relatif lié à la méfiance de toute prétention à l'absolu. On ne peut atteindre des « vérités » absolues ; mais tout est relatif[16].

Le *Cours de philosophie positive* révèle aussi chez Comte le souci de préciser ce qu'on peut entendre par « sciences » par rapport à tout autre type de « savoir », bref à donner au terme une sorte d'« appellation contrôlée ». Si le terme « positif » est au temps de Comte devenu courant et banal, très peu de penseurs s'étaient attachés à le définir ; Comte est l'un des premiers à s'attacher aux conditions d'émergence et d'exercice de la positivité c'est-à-dire de la scientificité.

Enfin, si dans le *Cours* l'intérêt de Comte pour les sciences est directeur et fondamental, il faut cependant souligner un mouvement de prise de distance par rapport aux « savants » qui, juge-t-il, ne tiennent pas leur rôle tel qu'ils le devraient. Dans les œuvres de jeunesse, Comte déclarait vouloir s'appuyer essentiellement sur les « savants » pour réorganiser la société. Mais sa confiance s'effrite. Il en fait une critique

---

[14] Comte souligne les liens des deux dernières sciences en ordonnant dans la sociologie, une « sociologie statique » ou étude des structures sociales, présentée comme une sorte d'étude anatomique des société, et une « sociologie dynamique » ou étude des mouvements sociaux ou de l'histoire sociale, présentée comme une sorte de « physiologie sociale ».

[15] Je souligne.

[16] Dans la Préface à la sélection de ses textes de jeunesse repris dans l'« Appendice » du dernier tome de son second grand traité, Comte rappelle qu'il a souligné que « *Tout est relatif, voilà le seul principe absolu* » dans un écrit de sa période saint-simonienne de 1817, dont il ne retient que cette « sentence caractéristique, au milieu d'une vaine publication ».

de plus en plus virulente – qui a sans aucun doute à voir avec des échecs de carrière[17]. Comte veut réformer et même re-former le corps scientifique. Trop souvent ce ne sont que des « pédantocrates », voire des « sophistes » et des « trafiquants de sciences » ; ils sont trop attachés à leurs spécialités et à leur gloriole personnelle, et ils se montrent plus désireux d'étaler leurs connaissances que de les partager... Leur éducation même les empêche de comprendre l'intérêt et l'importance de la philosophie positive. Se détournant d'eux, Comte se tourne vers les « prolétaires » – ceux à qui il enseigne l'astronomie populaire. Eux, au moins, ne sont pas déformés par leur éducation, puisqu'ils n'en ont pas. Comte se propose de leur donner une formation positive, telle qu'ils pourront être les acteurs des lendemains meilleurs.

S'apprêtant alors à publier son *Cours philosophique d'astronomie populaire*, Comte publie à part ce qui doit en être le « Discours préliminaire » : le *Discours sur l'esprit positif*. Ce texte de 1844 est sans doute un des plus connus de Comte. Je m'en tiendrai ici à quelques points. Sur la page-titre, Comte se présente comme l'« auteur du *Système de philosophie positive »,* nouveau titre qu'il donne dorénavant au *Cours* pour en souligner les ambitions systématiques. Lorsqu'il parle de cet ouvrage à ses correspondants Comte le donne à la fois comme une sorte de résumé condensé des six tomes dont il vient de terminer la publication et comme « le manifeste de la nouvelle école ». Comte oppose en effet « l'école positive » qu'il promeut aux écoles « rétrograde », « révolutionnaire » et « stationnaire » : les rétrogrades ne pensent qu'à retrouver l'ordre et ne savent proposer que l'ordre ancien, méconnaissant toute l'importance du progrès ; les « révolutionnaires » ne font qu'espérer des progrès, mais ils méconnaissent la nécessité de l'ordre ; les « stationnaires », ce sont ceux qui essaient des compromis, ce qui ne mène qu'à des oscillations, où se maintiennent les désordres et sans progrès affermis.

Comte se pose dès lors en « chef d'école » et il est vrai qu'il a déjà acquis d'importants soutiens. D'une part, John Stuart Mill, a pris contact avec Comte fin 1842 et ils échangent une abondante correspondance. Mill contribue grandement à faire connaître Comte dans le monde anglophone. Mais certains différends apparaissent vite, relatifs aux analyses sociales et aux programmes de société esquissés par Comte : en particulier sur la conception de la famille et la place des femmes. D'autre part, Émile Littré est séduit par la philosophie de Comte ; déjà bien introduit dans l'intelligentsia du temps, il publie dans nombreux journaux et revues importantes ; en 1844 il donne au journal *Le National,* une série d'articles qui assure à la philosophie de Comte une grande publicité, d'autant que Littré renouvelle des séries d'articles. L'un et l'autre se sépareront pourtant de Comte par la suite : Mill plus radicalement que Littré. En tout cas, l'un et l'autre ont grandement participé à la diffusion de la pensée comtienne.

[17] Dans le « Plan » de 1822-24, Comte fait appel aux « seuls savants » pour fonder la politique scientifique espérée. Et il leur offrait en 1826 le « pouvoir spirituel ». Mais sa méfiance s'exaspère envers ceux qu'il appelle les « savants actuels », ses contemporains. Comte estime que l'École polytechnique lui doit un poste de professeur, d'autant qu'il a fait plusieurs remplacements ; mais il est cantonné aux fonctions subalternes de répétiteur et d'examinateur ; sur les postes vacants, on lui préfère toujours d'autres candidats. Il crie donc au complot, critique les méthodes d'enseignement. Attaques et plaintes qui donnent aux savants en place de moins en moins envie d'élire Comte parmi eux.

De la « philosophie positive » au « positivisme »

Comte poursuit alors le développement de sa pensée. Plusieurs événements le marquent, où se combinent l'influence de circonstances privées et publiques.

Le premier événement est d'ordre privé, mais Comte lui donne une portée philosophique générale. Comte et son épouse Caroline ne s'entendent guère : il veut une femme soumise ; elle trouve son époux trop absorbé par ses travaux et voudrait pouvoir vivre plus aisément. Les déboires se sont amplifiés pendant la rédaction du *Cours*. La séparation est définitive en 1842. Or, en 1845, Comte tombe follement amoureux d'une jeune femme, Clotilde de Vaux, la sœur d'un de ses élèves. Mais c'est un amour impossible : socialement et bientôt irrémédiablement. Clotilde a été abandonnée par son mari, en fuite avec les économies de ses clients, or le divorce n'est pas légal : femme toujours mariée, sa famille l'a récupérée et la surveille[18]… Et puis, leur amitié plus ou moins amoureuse se termine vite : au bout d'une année, que Comte appelle joliment « l'année sans pareille », la jeune femme, phtisique, meurt. Par cette romantique et dramatique histoire, Comte est bouleversé et il sublime son amour perdu. Il juge avoir été trop exclusivement intellectuel jusqu'à son amour pour Clotilde, qui lui aurait fait comprendre l'importance du sentiment. Il revoit donc sa philosophie en intégrant la part à donner à l'affectif et lui donne un rôle déterminant. La femme, « sexe affectif » permet aux hommes de ne pas oublier le rôle du « cœur » à coté de celui de l'intelligence et de l'esprit. Sans le cœur, les hommes risquent de n'être que des savants et philosophes « desséchés ». Cette importance alors reconnue au « cœur » rencontre l'importance donnée au « bon sens », exalté par Comte grâce à l'intérêt qu'il accorde par ailleurs aux « prolétaires ».

Un autre événement, public celui-là, est capital pour l'évolution de l'œuvre de Comte : la révolution de 1848. Le philosophe réagit aussitôt à la révolution de février, et avec enthousiasme : il y voit le signe que les temps sont prêts pour accueillir son programme socio-politique. Il s'engage dans des démarches institutionnelles et se lance dans l'arène. Dès le 25 février, il fonde une « Association libre pour l'instruction positive du peuple », et, le 8 mars, la « Société positiviste » aux plus larges ambitions[19]. Les activités de la Société renforcent l'appel aux « prolétaires » amorcé dans le *Cours* et dans le *Discours* de 1844[20].

Comte s'empresse alors de publier, en juillet 1848, un second Discours : le *Discours sur l'ensemble du positivisme*[21]. Comme le nom de la nouvelle Société, le titre du nouveau *Discours* affirme un changement de référence : il ne s'agit plus seulement d'illustrer un souci du « positif », partagé par tant d'autres ; il s'agit de promouvoir un « positivisme » systématique et ambitieux. Jusqu'ici Comte parlait de « philosophie positive » d'« esprit positif » ; maintenant il proclame le « positivisme ». Prendre intérêt au « positif », qualificatif lié aux assurances de l'expérience et de la science,

---

[18] Ils se rencontrent, mais souvent sous contrôle et ils échangent une abondante correspondance… Auguste espère et demande des engagements auxquels Clotilde résiste…

[19] Voir les textes fondateurs est disponibles dans les « Annexes » de la *Correspondance* de Comte, IV, p. 263-271.

[20] Un des premiers textes discuté et publié par la Société positiviste est un rapport sur la question du travail : texte disponible dans les « Annexes » de la *Correspondance* de Comte, IV, p. 273-280.

[21] Ce texte, issu comme le premier *Discours* des leçons introductives des cours populaires dispensés par Comte et étoffé au cours des années, est destiné à être le « Discours préliminaire » d'un second grand traité. Il est effectivement repris en 1851 dans le tome I du *Système de politique positive*, avec quelques légères modifications liées au changement du régime politique. C'est la version de 1848 que j'ai publié et présenté dans l'édition GF, 1998.

est depuis longtemps relativement banal ; les partisans des Lumières, de l'Idéologie et d'autres encore, ont déjà proclamé au XVIIIe siècle leur souci d'acquérir des connaissances « positives » ; savants, philosophes, publicistes du début du XIXe l'ont développé, dont Saint-Simon, un temps mentor puis collègue du jeune Comte. Mais le passage au « positivisme » vise plus loin, en renouant nettement, par-delà le grand parcours fait dans la philosophie des sciences, avec le projet politico-social qui motive Comte depuis sa jeunesse. Les premiers mots du « Préambule » du second *Discours* le disent d'emblée clairement : « Le positivisme se compose essentiellement d'une philosophie et d'une politique ».

Sur ce texte très riche, je m'en tiendrai aussi à quelques remarques. D'abord sur la page-titre qui affirme tout en haut la promotion de la « République occidentale » et lui lie la devise « Ordre et Progrès ». Trois autres formules-clés y sont aussi inscrites : « *Réorganiser sans dieu ni roi, par le Culte systématique de l'Humanité »,* où il faut remarquer aussi l'absence de majuscule à dieu ; *« Nul n'a droit qu'à faire son devoir »,* injonction qui refuse la prétention révolutionnaire aux droits de l'homme, car selon Comte ce n'est qu'une réclamation encore « métaphysique » ; et *« L'esprit doit toujours être le ministre du cœur, et jamais son esclave »,* qui atteste de l'irruption des motifs affectifs, et précise comment. Quant à l'ouvrage même, il est distribué en différentes parties, où sont d'abord présentées les connaissances sur lesquelles le positivisme se fonde et qui seules permettent d'envisager son « efficacité sociale » ; puis Comte analyse les appuis espérés des prolétaires[22] et des femmes[23], puis la vocation esthétique du nouveau mouvement. La conclusion propose une « théorie de l'Humanité » et envisage pour resserrer les liens sociaux, un « Culte de l'Humanité » à vocation de ralliement

[22] Comte a des prolétaires une conception quelque peu idéaliste et paternaliste : ils n'ont pas de formation, ne sont pas déformés par une mauvaise éducation. Et comme ils n'ont que des occupations manuelles, ils ont l'esprit libre et du « loisir » pour recevoir une nouvelle formation qui sera positiviste. Ce souci de l'instruction du peuple est partagé à cette époque. Mais l'éducation que propose Comte est ambitieuse : ils doivent être formés dans toutes les sciences, afin de bien comprendre leur rôle sociologique. Ce rôle est d'ailleurs surtout spirituel : ce sont les « entrepreneurs » et les patrons de l'industrie et de la banque qui ont les « Pouvoirs temporels ». Le rôle du prolétariat est de relayer le pouvoir spirituel et de former l'opinion publique. Comte fait toute une théorie de l'opinion publique – chose nouvelle en son temps...

[23] Envers les femmes Comte est persuadé de les promouvoir, mais son « féminisme » paraît très « phallocratique » (voir Bernadette Bensaude-Vincent et Annie Petit, « Le féminisme militant d'un auguste phallocrate », *Revue Philosophique*, n° 3, 1976, p. 293-311. Le rôle dévolu aux femmes est en lien avec son amour sublimé. Les femmes, « sexe affectif », « sexe aimant », spécialistes du « cœur » compensant les sécheresses de la raison, doivent participer au « pouvoir spirituel » comme « pouvoir régulateur ». Selon Comte tout responsable social doit être marié afin de ne pas risquer les maladies professionnelles de l'intelligence. Mais ceci impose aussi que la place de la femme reste au foyer : soutien pour l'époux et éducatrice des enfants, éventuellement organisatrices de nouveaux « salons » où s'échangeront les bonnes idées positivistes. La femme au foyer et obligation pour l'homme de la nourrir : ceci paraît très ordonné mais peu progressiste ! Cependant, Comte veut que les femmes, et toutes – y compris les prolétaires – bénéficient d'une éducation poussée calquée sur celle donnée aux hommes, car il attribue aux mères la responsabilité de ce qu'il appelle la « première éducation, c'est-à-dire jusqu'à 12 ans – le jeune positiviste ne suit des cours institués qu'à partir de cet âge... Comte appuie sa sociologie féministe sur des arguments « biologiques » ; or c'est un point sur lequel il y a eu des différends très sérieux entre Comte et l'un des ses premiers admirateurs, John Stuart Mill, qui n'admettait pas l'ordre social proposé par Comte et encore moins sa conception du rôle des femmes d'autant que la compagne avec qui il vivait (Harriet Taylor) était une militante féministe de premier plan... Plus tard Mill reviendra sur la question (*The Subjection of Women*, 1869).

universel, et de nouvelles formes de culte de cette Humanité. Comte y propose aussi une devise modifiée « L'Amour pour principe, l'Ordre pour base et le Progrès pour but ».

Tous ces thèmes se retrouvent développés dans le second grand traité publié de 1851 à 1854 sous le titre de *Système de politique positive.*

Le positivisme comme religion de l'Humanité

Lorsque Comte fait lui-même une analyse de son œuvre, il dit avoir commencé à partir de 1847-48 une sorte de « seconde carrière » – ce qu'il présente d'ailleurs en termes fort peu modestes puisqu'il se donne des modèles illustres : il prétend rien de moins que, après avoir été dans la première carrière le nouvel Aristote, il est dans la seconde, le nouveau Saint-Paul...

Dans cette seconde carrière, en tout cas, le positivisme comtien devient religion. En 1848, Comte n'envisageait qu'un « Culte de l'Humanité » – titre de la « conclusion » du Discours – ; il l'inscrit déjà cependant dans une sorte d'histoire des religions pour montrer comment l'idée d'Humanité (dorénavant pourvue d'une majuscule) reprend en les dépassant tout ce que les hommes avaient cherché dans leurs dieux (qui eux perdent toute majuscule...). Le sous-titre du second grand ensemble atteste du nouveau déploiement du positivisme : le *Système de politique positive* est dit « *ou Traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité ».* Et la conclusion du *Discour*s devenu « Discours préliminaire », affirme bel et bien la « Religion de l'Humanité ». Ce déploiement pose d'ailleurs problème à certains disciples de Comte – à Littré au premier rang[24]. Comte pourtant proclame l'unité et la cohérence de son cheminement. Il met en exergue une citation d'Alfred de Vigny : *« Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr »,* et il s'applique à définir ce qui fait de la « religion positiviste » une religion « démontrée » alors que toutes les autres sont et se disent soit « inspirées », soit « révélées ».

Dans ce second traité, la page-titre est à nouveau très révélatrice. En haut sous la mention « République occidentale », toujours visée, sont indiquées trois formules : *Ordre et progrès – Vivre pour autrui – Vivre au grand jour* ; et sous les titre et sous-titre est inscrite la devise positiviste devenue tripartite, construite à la fin du *Discours* de 1848. Ce deuxième gros traité comprend 4 tomes. Le premier est général – après le « Discours sur l'ensemble du positivisme » devenu Discours préliminaire, vient une « Introduction fondamentale » qui reprend, plus ou moins en condensé, les acquis du *Cours* que Comte appelle maintenant « Système de philosophie positive » – ; le second tome traite de « statique sociale », c'est-à-dire de l'organisation d'une société dans ses institutions indispensables – Comte présente cette statique sociale en gros comme étude de « l'anatomie » du Grand-Être Humanité ; le troisième tome traite de « dynamique sociale », présentée en gros comme étude de la physiologie du Grand-Être Humanité, son histoire ; et le dernier tome programme « L'Avenir humain ».

Les formules *Vivre pour autrui* et *Vivre au grand jour* inscrites en pages-titre traduisent le rôle que Comte donne de plus en plus à la « Morale », discipline qu'il

[24] Littré quitte, avec quelques collègues, la Société positiviste en 1852. Il s'explique plus tard sur ses différends avec celui qu'il persiste cependant à appeler son « maître ». En bref, Littré reste admiratif et partisan de la « philosophie positive », mais juge que Comte lui devient infidèle lorsqu'il développe son « positivisme » : voir *Auguste Comte et la philosophie positive,* Paris, Hachette, 1863. Littré reste cependant une figure majeure du mouvement tout au long du siècle, et c'est lui qui a fondé la première revue expressément militante, intitulée significativement *La Philosophie positive* (1867-1883).

promeut même, dans le second tome, au rang de 7e science fondamentale. Le fil directeur de la morale comtienne est de viser à dépasser les penchants et moteurs « personnels » égoïstes en développant les penchants et moteurs « sociaux » que Comte réunit sous un néologisme l'« altruisme »[25]. Ceci est lié à des idées déjà énoncées par Comte sur la place de l'homme, à concevoir toujours subordonné au collectif[26]. Chacun est un organe du même « grand organisme » où les efforts se coordonnent. Et, pour Comte, ce qu'il appelle « le grand problème social » est de transformer les égoïsmes en altruisme convergent, coordonné et concourant.

Tout ceci est tellement important pour Comte que, au beau milieu de son second grand traité, il s'empresse de condenser l'ensemble du Traité encore incomplet en un ouvrage synthétique, le *Catéchisme positiviste* publié en 1852. L'idée de rédiger un nouveau « catéchisme », qui peut surprendre aujourd'hui, est en ces temps chose courante[27].

La page-titre du nouvel ouvrage reprend des devises déjà commentées ; en sus, la religion positiviste de l'Humanité est clairement dite « universelle » et l'Humanité est significativement nantie de majuscules : *Catéchisme positiviste ou Sommaire exposition de la religion universelle, en onze entretiens systématiques entre une Femme et un Prêtre de l'HUMANITÉ* .

L'ouverture programmatique du texte est aussi très révélatrice :

> Au nom du passé et l'avenir, les serviteurs de l'Humanité viennent prendre dignement la direction des affaires terrestres pour construire la vraie providence, morale, intellectuelle et matérielle, en excluant irrémédiablement de la suprématie politique tous les divers esclaves de Dieu. […] Nous venons donc ouvertement délivrer l'Occident d'une démocratie anarchique et d'une aristocratie rétrograde, pour constituer une vraie sociocratie, qui fasse concourir à la commune régénération toute les forces humaines.

Tout y est : la nécessité de se considérer comme serviteur du collectif ; le refus de dieu ; la visée de la « sociocratie » terrestre et la prise en charge des divers aspects, « moral » « intellectuel » et « matériel ».

---

[25] Le terme est forgé en 1850, alors que Comte élabore une nouvelle théorie cérébrale, qu'il s'attache à présenter en un tableau dont la version définitive est publiée dans le tome I du *Système* en 1851 intitulée « Classification positive des dix-huit fonctions intérieures du cerveau ou Tableau systématique de l'âme », p. 726. Ce tableau décline aussi d'autres devises : ainsi l'injonction de « Aimer, Penser, Agir » et sa version un peu plus développée : « Agir par affection et penser pour agir »…

[26] Dès la fin du *Cours* Comte affirmait : « L'homme proprement dit n'est, au fond, qu'une pure abstraction ; il n'y a de réel que l'humanité », 58e l. p. 713. Puis, dans le *Discours* de 1844, il soulignait la prépondérance du « nous » sur le « moi » (§ 55, p. 180 et sv.) en 1848, il déclarait : « L'homme proprement dit n'existe que dans le cerveau trop abstrait de nos métaphysiciens. Il n'y a, au fond, de réel que l'humanité », p. 357 ; dans le *Système*, il insiste : « La vague et irrationnelle notion de l'*Homme* continue à servir d'unité zoologique, quoique personne n'ose contester que notre vraie nature se caractérise seulement par l'*Humanité »*, I, chap. 3, p. 658, et « Une *société* n'est pas plus décomposable en *individus* qu'une surface géométrique ne l'est en lignes ou une ligne en points », *II,* p. 181.

[27] Le « catéchisme » est un genre prisé aux XVIIIe et XIXe siècles : les catéchismes républicains se multiplient depuis la Révolution, relayés par des catéchismes plus ou moins socialistes. Plusieurs « catéchismes » proposent des religions alternatives nouvelles. Il y a aussi des catéchismes de toutes sortes, comme par exemple, le *Catéchisme d'économie politique* de Jean-Baptiste Say (1815) ou le *Catéchisme de la médecine physiologique*, de François Joseph Victor Broussais (1824).

Avant de présenter un peu plus précisément les déploiements religieux du positivisme, et pour en finir avec la présentation des étapes suives, j'évoquerai l'autre grand ensemble que Comte programme une fois le second terminé. Il envisage encore de tout reprendre, sous un autre angle. Alors que les ouvrages précédents relevaient plutôt de l'analyse et suivaient une méthode objective, assez traditionnelles, le nouvel ensemble veut se placer du point de vue de la synthèse et de la « méthode subjective », ce qui signifie tenir compte de la prépondérance du cœur sur l'intelligence et faire appel à une logique des sentiments qui complète et dépasse la simple logique de la raison. L'ensemble devait comprendre une dizaine de volumes, sous le titre de *Synthèse subjective ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité.* Mais Comte ne publie que le premier tome en 1856, et il meurt l'année suivante. Sur la page-titre de ce denier ouvrage, Comte inscrit, outre les devises habituelles, une autre formule : *« L'Homme doit de plus en plus se subordonner à l'Humanité »*

Toutes les étapes et scansions dans l'œuvre de Comte étant maintenant repérées, je voudrais revenir sur ce déploiement du positivisme en nouvelle religion car, non seulement c'est quelque chose qui aujourd'hui surprend beaucoup, mais, du temps de Comte et de ses disciples, c'est ce sur quoi ils ont été très sévèrement moqués, attaqués, et discrédités.

D'abord, il faut bien replacer le positivisme religieux dans le contexte historique : le XIXe siècle est fécond en invention de nouvelles religions. Depuis la Révolution française, qui a tenté de fonder le « culte de la Raison » et le « culte de l'Être suprême », l'inventivité religieuse s'est déployée et les faiseurs de religion se sont multipliés[28]. Ensuite, la « religion positiviste » est d'autant plus difficile à comprendre et peut paraître paradoxale parce que, lors des grands débats sur la séparation de l'Église et de l'État, Comte et ses disciples se sont clairement inscrits parmi ceux qui l'exigeaient. Comment donc concilier le fait de proposer une nouvelle politique, et celui de fonder une nouvelle religion ?

Les piliers ou fondements de la religion positiviste de l'Humanité fondée par Comte tiennent à ce qu'il interprète le terme religion comme signifiant le lien de la société : la religion est ce qui « relie » et « rallie », ce qui fait « concourir », « converger », « coordonner » …, termes fréquents sous la plume de Comte.

Quant à l'« Humanité » autour de quoi et en vue de quoi se construit cette religion, c'est le « Grand organisme » ou le nouveau « Grand-Être » que Comte appelle aussi parfois aussi l'« Être suprême », mais il faut bien voir que ce n'est aucunement un être transcendant : l'Humanité c'est l'ensemble de tous les êtres, présents mais aussi passés et à venir, mais des êtres d'ici-bas ; il n'y a pas d'au-delà. Comte déplore précisément que, pour pouvoir plaire aux anciens dieux, les anciens cultes invitaient à se détourner de l'ici-maintenant. L'Humanité est un ensemble de la plus grande extension dans le temps et l'espace, mais qui n'a rien de « surnaturel ». Du coup, les hommes l'aiment sans « aucune terreur dégradante » et ils en comprennent le caractère « modifiable » ce qui les invite à travailler ici et maintenant, plutôt qu'à se réfugier dans l'espoir d'une autre vie, et d'un salut éternel.

Par ailleurs toute religion pour Comte est composée de trois parties : le Dogme, le Culte et le Régime. Le dogme comporte les principes et connaissances sur lesquels on

[28] Voir par exemple Paul Bénichou, *Le temps des prophètes*, Paris Gallimard, 1977. Il y a eu bien sûr les développements du saint-simonisme et certains dissidents ont proposé leur propre religion : ainsi Pierre Leroux a aussi proposé une nouvelle religion de l'humanité (voir *De l'humanité*, 1840). Citons aussi des propositions moins connues comme celles de Louis Jean-Baptiste Tourreil, *Religion fusionienne : Explication de Dieu et de l'homme*, Paris, Bureau du journal *L'Avenir*, 1845, ou aussi de Charles Fauvety, *La Religion laïque*, 1887, religion appelée aussi « unitarienne » et qui a son journal *L'Unitarien.*

s'appuie, le socle intellectuel commun ; le culte est l'ensemble des rites : prières, sacrements, fêtes … ; le régime expose les règles et règlements présidant à l'organisation sociale de la société : relations entre gouvernants et gouvernés, la distribution des rôles entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel, le système d'éducation, les structures administratives, les règles juridiques…

Pour la religion positiviste, le dogme est fourni par les sciences ; d'où l'affirmation de Comte que la religion nouvelle est « démontrée » et universelle. La « Hiérarchie théorique des conceptions humaines ou Tableau synthétique de l'ordre universel » résume ce dogme[29]. Les « savants-prêtres » ou plutôt des « prêtres-savants » le précisent et le modifient en fonction de l'avancée des connaissances. Il faut souligner cependant, que les sciences fournisseuses du « dogme » ne sont qu'une partie de la religion positiviste, qui n'est pas une religion de la science, mais une religion de l'Humanité ; les confusions souvent faites entre « positivisme » et « scientisme » sont donc à dénoncer.

Pour le culte, un nouveau *Calendrier positiviste* fournit en grande partie la base des nouveaux rituels[30]. Là encore le projet est à comprendre dans l'époque où, depuis le *Calendrier révolutionnaire*, les re-faiseurs de calendrier ne manquent pas. Comte veut le sien rationnel et pédagogique : treize mois de quatre semaines, permettront une régularité où chaque mois commence par un lundi et finit par un dimanche, en un « calendrier perpétuel » ; le nombre de jours est rééquilibré par un jour complémentaire, et bien sûr par le jour supplémentaire des années bissextiles ; tout au long de l'année, il s'agit de retracer l'histoire de l'Humanité en en célébrant les « héros » regroupés par périodes et par thématiques[31]. À ce calendrier dit « concret », Comte ajoute une liste de « fêtes » destinées à célébrer les grandes fonctions de l'Humanité ainsi que les étapes principales de son parcours[32]. Au niveau du culte privé, dans les rituels du culte positiviste, il y a des prières et, pour les concrétiser, Comte réactive ce qu'il appelle le « culte angélique » : chaque positiviste doit se donner trois « anges gardiens » féminins

---

[29] Le tableau en est publié dans le *Catéchisme,* avec pour sous-titre « Philosophie positive ou Connaissance systématique de l'Humanité » : les sciences y sont ordonnées selon divers regroupements possibles, différenciant l'« Étude de la terre ou cosmologie » de l'« Étude de l'homme ou Sociologie » ou bien les sciences relatives à l'« ordre extérieur » des sciences relatives à l'« ordre humain ».

[30] L'idée d'un ensemble de commémorations est esquissée dès le *Cours,* 57e leçon ; Comte la reprend à la fin *Discours* de 1848 en projetant un « système », alors seulement ébauché. La première version du *Calendrier positiviste ou système général de commémoration publique* » est publiée en avril 1849. Comte le précise et en présente des tableaux dans le *Catéchisme* et dans le *Système.*

[31] Le premier mois est celui de Moïse et de la théocratie initiale ; puis viennent les mois d'Homère et de la poésie ancienne, d'Aristote et de la philosophie ancienne, d'Archimède et de la science ancienne, de César et de la civilisation militaire ; puis viennent les mois de Saint Paul et du catholicisme, de Charlemagne et de la civilisation féodale ; puis, pour la modernité, les mois de Dante et de l'épopée moderne, de Gutenberg et de l'industrie modern, de Shakespeare et du drame moderne, de Descartes et de la philosophie moderne, de Frédéric et de la politique modern, de Bichat et de la science moderne. Des héros secondaires se distribuent dans les semaines, ordonnées en types hebdomadaires (fêtés le dimanche) et types quotidiens. Pour inscrire plus de héros, Comte fait même place à des héros de remplacement fêtés tous les 3 ans.

[32] Le *Catéchisme positiviste* établit une première liste de ces célébrations (où se succèdent les fêtes de l'Humanité, du Mariage, de la Paternité, de la Filiation, de la Fraternité, de la Domesticité, du Fétichisme, du Polythéisme, du Monothéisme, de la Femme, du Sacerdoce, du Patriciat, du Prolétariat). Comte l'affine et propose à la fin du *Système*, un « Tableau sociolâtrique résumant en 81 fêtes annuelles l'adoration universelle de l'Humanité », où apparaissent par exemple les fêtes « des Animaux », « du Feu », « du Soleil », « du Fer », les fêtes « de l'Art », « de la Science », « des Vieillards », « des Inventeurs »...

(la mère, l'épouse, la fille), et les femmes y ajoutent le culte de l'époux et du fils. Par ailleurs chaque positiviste voit sa vie scandée par des sacrements sociaux : Comte en établit d'abord 7 puis 9, qui reprennent en gros ceux du catholicisme : la présentation est une sorte de baptême ; l'initiation marque le passage à la vie publique ; l'admission correspond à l'engagement de servir l'Humanité ; la destination consacre l'engagement choisi, le métier ; autre sacrement, le mariage, mais qui doit être pour le positiviste assorti d'un engagement au « veuvage éternel » ; le sacerdoce est un sacrement de destination particulière, donné plus tard et réservé aux hommes car les femmes sont au foyer ; puis il y a le sacrement de la maturité et le sacrement de la retraite ; et enfin ceux de la fin de vie que Comte dédouble : la mort est marquée par la transformation, mais sept ans plus tard, après examen de la vie du défunt, le sacerdoce prononce ou pas l'incorporation, qui proclame que le défunt fut un bon serviteur de l'Humanité ou pas, et il est exhumé et re-enterré dans le lieu adéquat, dans le « bois sacré » près du Temple ou dans ce que Comte appelle le « désert des réprouvés ».

Quant au régime, lui aussi présenté sous les formes privée et publique, il régule l'organisation sociale et politique dans son entier : dans l'organisation familiale, il détermine les relations entre époux, les relations parentales et avec la domesticité ; dans les rapports civiques, il règle et régit les relations politiques et économiques, monde du travail et répartition des richesses, organisation politique et partage des pouvoirs, et aussi les relations des peuples et des nations, en Occident et par le monde, bref tout ce qui articule le passage de l'organisation de la Famille à celle de la Patrie, puis à l'Humanité.

Il faut aussi évoquer une autre institution, capitale selon Comte pour la formation de tout positiviste : la bibliothèque positiviste. Elle comprend 150 volumes, répartis sous quatre rubriques : Poésie ; Science ; Histoire ; Philosophie, morale et religion – rubrique renommée ensuite Synthèse. Cette bibliothèque est d'abord constituée en 1851 comme « Bibliothèque du prolétaire au XIXe siècle », et une version un peu différente est jointe à la Préface du *Catéchisme positiviste* ; la version de 1854 à la fin du *Système de politique positive*, est intitulée « Bibliothèque positiviste » et elle est à nouveau un peu modifiée[33]. La liste de cette culture de base est impressionnante, d'autant plus que chaque volume peut contenir plusieurs œuvres.

J'arrêterai là la présentation des institutions proposées par Comte pour la sociocratie future[34] en signalant qu'il s'efforce aussi de préciser les mesures de transition entre les sociétés actuelles et les républiques positivistes prévues. Les détails des programmes proposés peuvent aujourd'hui surprendre et même faire sourire. Mais au temps où Comte les élabore, ces poses romantico-prophétiques étaient souvent partagées, et leur audace ambitieuse mérite plus que l'oubli ou nos moqueries condescendantes sur leurs naïvetés périmées[35]. Cette inactualité ne peut-elle rester stimulante ? C'est un bel enthousiasme qui a motivé le philosophe à chercher, en partant des sciences, une religion politique et une politique religieuse au service de l'Humanité, dissociant le religieux et le théologique, se distançant même de toute métaphysique, et voulant s'ancrer dans le seul ici-bas, en refusant tout au-delà.

---

[33] Voir Annie Petit, « De la *Bibliothèque du prolétaire au XIXe siècle* à la *Bibliothèque positiviste »,* en ligne sur le site de la Bibliothèque des amis de l'instruction http://bai.hypotheses.org

[34] Comte précise aussi les plans des futurs temples et chapelles de l'Humanité ; les drapeaux et bannières ; les poids et mesures universelles, etc.

[35] Et d'ailleurs les propositions comtiennes sont-elles si dépassées ? Nos sociétés actuelles n'ont-elles pas aussi certaines « fêtes » – fête des mères, fête des pères, fête des grand-mères, etc., journées de l'environnement, journées de la santé, téléthon et autres ; fêtes sportives et dieux du stade, etc. – et dont bien des aspects commerciaux et consuméristes appelleraient réflexion critique ?

Conclusion

Le positivisme comtien est ainsi une philosophie où le désir de connaissances assurées est joint à la volonté d'une sociabilité politique éclairée et appuyée sur une morale à dimension spirituelle. Comte est un philosophe systématique, dont les soucis principaux sont de maîtriser l'ensemble des sciences et même de tous les savoirs, de lier les savoirs et les pouvoirs, les desseins intellectuels et sociaux, de rendre compte de l'existence humaine sous tous ses aspects (intellectuel, affectif, actif), de coordonner chez chaque homme l'intelligence et les sentiments, d'organiser les liens entre les hommes, par l'Humanité, d'assurer les liens de l'Humanité avec son histoire et avec le « milieu », et de lui programmer un avenir éclairé par l'histoire.

Philosophe de son temps, d'un temps post-révolutionnaire où l'on ose espérer en finir avec les désordres et à assumer les progrès, Comte cherche tous les moyens de créer du lien, de la coordination, et veut faire des héritiers informés et efficaces pour l'avenir. Il y a eu un succès certain du positivisme après Comte, pendant tout un siècle et partout. En France, le positivisme, promu par la Société positiviste, puis la Société positiviste internationale, s'est exprimé par trois grande revues : *La Philosophie positive* (1867-1883), *La Revue occidentale* (1878-1914) ; *La Revue positiviste internationale* (1906-1940). Sociétés et revues se sont aussi multipliées à l'étranger, et par-delà l'Europe. L'histoire de ces diffusions parfois étonnantes et des héritiers très divers qui ont revendiqué ces influences est aussi à étudier de près …

BIBLIOGRAPHIE

- Textes d'Auguste Comte :

- *Écrits de jeunesse*, Paris, Mouton, Coll. « Archives Positivistes », 1970, textes établis et présentés par Paulo E. de Berredo Carneiro et Pierre Arnaud.
- *Cours de Philosophie Positive* [1830-1842, 6 vol.], Paris, Hermann, 1975, 2 vol.
- *Discours sur l'esprit positif* [1844], présentation et notes par Annie Petit, Paris, Vrin, 1995.
- *Discours sur l'ensemble du positivisme*, avec présentation, chronologie, et notes par Annie Petit, Paris, GF-Flammarion, 1998.
- *Système de Politique Positive* [1851-1854, 4 vol.], Paris, Anthropos, 4 t., 1969-1970
- *Catéchisme Positiviste* [1852], avec chronologie, introduction et notes par Pierre Arnaud, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- *Correspondance générale et Confessions*, 8 tomes, Paris, EHESS et Vrin, Coll. « Archives Positivistes », 8 tomes publiés de 1973 à 1990, présentation et notes des t. I à IV, par Paulo E. de Berredo Carneiro et Pierre Arnaud ; des t. V et VI par Paulo E. de Berredo Carneiro et Paul Arbousse-Bastide ; des t. VII et VIII par Paulo E. de Berredo Carneiro et Angèle Kremer-Marietti.

- Études :

Laurent FEDI, *Comte,* Paris, Les Belles-Lettres, 2001.
Henri GOUHIER, *La Vie d'Auguste Comte* [1931], Paris, Vrin, 1995.
David LABREURE, *Auguste Comte. Amour, Ordre et Progrès*, Paris, Calype, 2025.
Annie PETIT,
- *Le Système d'Auguste Comte. De la science à la religion par la philosophie*, Paris, Vrin, 2016.
- *Un siècle de positivisme(s),* Tome I : *Politique des savoirs. Science(s) et religion* – Tome II : *Pouvoirs : politique intérieure, politique extérieure*, Paris, Hermann, 2023.

Mary PICKERING, *Auguste Comte. An Intellectual Biography*, 3 volumes, Cambridge University Press, 1993-2009.